

la vie en face

Exclu Marie Claire



Los Angeles. Au siège de la California Cryobank (CCB), les paillettes de plus de 400 donneurs de la banque de sperme sont cryogénisées pour le marché américain et mondial. 30 % des dons seraient acquis par des hétérosexuelles célibataires. Un business florissant qui a rapporté 23 millions de dollars à la CCB en 2011.



ÉTATS-UNIS À LA FABRIQUE DES PÈRES SUR CATALOGUE

Elles ont une idée bien définie de l'enfant qu'elles veulent, mais n'ont pas trouvé le conjoint idéal. La solution pour ces quadras hétéros ? Les banques de sperme et Internet pour y éplucher les CV génétiques des donneurs et élire leur favori. Enquête sur ces Américaines qui font de plus en plus de bébés « parfaits » toutes seules. Par Catherine Castro. Photos Nick Gammon.

Karen s'était donné un an pour trouver « le » partenaire avec qui elle aurait un enfant. Echec. Douze mois plus tard, toujours célibataire, cette séduisante psychothérapeute de 41 ans pousse la porte d'une banque de sperme. Fin 2008, elle consulte le site Internet de Pacific Reproductive Services, banque de sperme de San Francisco qui se targue de compter le plus grand nombre de donneurs non anonymes. « Je voulais que le père biologique de ma fille ressemble physiquement à ma famille : j'ai donc choisi un homme avec le même type d'ascendance que mon grand-père paternel, qui avait du sang indien et portugais. Regardez la ressemblance avec mon père quand ils étaient enfants ! », dit-elle en tendant les photos.

« J'avais 42 ans et j'étais avec un homme qui ne voulait pas d'enfants.

Aujourd'hui, ma fille a 4 ans, explique Pamela, 46 ans, psychiatre à Berkeley (Californie), qui a fait une fécondation in vitro (Fiv). Mon seul regret ? Ne pas l'avoir fait plus tôt. » Entre la sélection du donneur, les consultations avec le conseiller génétique, deux traitements de fertilité et les implantations d'embryons, Pamela a déboursé 20 000 € afin de tomber enceinte – un coût qui peut, selon le nombre de traitements, d'implantations ou de Fiv administrés à la future mère, grimper à 50 000 €.

D'après une étude⁽¹⁾ de 2010, 30 000 à 60 000 enfants auraient été conçus aux Etats-Unis par insémination artificielle. Des statistiques invérifiables : l'industrie de la fertilité n'étant pas tenue de fournir de rapports aux autorités sanitaires, le marché américain échappe à toute régulation. Mais le chiffre d'affaires des banques de sperme – 18 millions d'euros en 2011 pour la California Cryobank (CCB), leader du marché – et la prolifération de sites et forums sur la Toile attestent de l'émergence d'un vrai phénomène. Désormais, ce ne sont plus seulement les couples infertiles et les lesbiennes ►

► qui choisissent leur donneur sur les sites de ces banques : un tiers de la « clientèle » est constitué de femmes hétérosexuelles célibataires.

Ressemblera-t-il à Viggo Mortensen ou à Keanu Reeves ?

Nous nous glissons dans la peau d'une de ces femmes et ouvrons un compte à la CCB afin de consulter les références d'environ quatre cents donneurs. Le n° 12873, par exemple. D'après son profil, rédigé par la banque, il ressemble à Michael Fassbender et Viggo Mortensen. 1,75 m, attirant... et intelligent. Le n° 12867, lui, est décrit comme un homme viril bien looké qui travaille dans le développement international. Il ressemble à Keanu Reeves et John Cusack. L'espace d'un instant, on s'imagine avoir trouvé le candidat idéal. Mais à l'écoute de sa voix, trop haut perchée, on abandonne pour s'intéresser au n° 13108. Vertigineux. Cette consultation, digne d'un shopping en ligne, est censée préfigurer la naissance d'un enfant. L'accès à la couleur de cheveux et des yeux, à la taille, au poids et à la personnalité du donneur est gratuit. Pour 145 \$ (environ 112 €), on peut voir ses photos lorsqu'il était enfant, ses hobbies, sa vision de la vie, son passé médical. Pour 250 \$ (environ 193 €), on découvre sa voix, ses caractéristiques faciales (écart entre les yeux, taille du front, du nez, forme du menton...) et les résultats de ses tests psychologiques : est-il extraverti, réservé, etc. ?

« Choisir un donneur en ligne, c'est comme chercher un mec sur un site de rencontres, confirme la New-Yorkaise Kim, qui commence sa quête. A un moment, vous savez que vous avez trou-

vé le bon. Feriez-vous un enfant avec quelqu'un qui ne vous plaît pas ? »

Face aux promesses sans frontières de la biomédecine, le grand public joue les apprentis sorciers en plaquant ses fantasmes de perfection et de performance sur le désir d'enfant. Comme toutes les mères, ces femmes souhaitent le meilleur pour leur progéniture : santé, bonheur, succès scolaire et social. « Le géniteur d'Avalia, 2 ans, vient d'une famille très éduquée », précise sa mère, Karen, convaincue que nos choix de vie affectent notre ADN. Le biologiste Jacques Testart – un des « pères », en 1982, de la première enfant française née d'une Fiv – voit dans cette sélection de géniteurs une forme d'eugénisme contemporain, les banquiers du sperme appariant donneurs et receveuses afin d'éviter « les risques biologiques ». C'est d'ailleurs un de leurs arguments promotionnels : seul un donneur sur cent ou deux cents est retenu parmi toutes les candidatures, après avoir passé avec succès les tests génétiques et présenté un passé médical irréprochable, remontant à une ou deux générations.

Dans les bureaux ultramodernes de la CCB, nous rencontrons un donneur qui souhaite garder l'anonymat. Son discours sur les gènes rejoint celui de la plupart des mères rencontrées : « Je

suis en bonne santé, j'ai un corps pas mal, je veux transmettre une bonne base biologique à des enfants. En plus, j'ai le sens de l'humour, c'est peut-être génétique. » Comme l'amour des animaux du géniteur d'Avalia, qui adore les bêtes ? Ou la sociabilité de Harley, 7 ans, héritée d'un donneur travaillant dans la communication ? Sa mère, Sherrie, qui souhaite élever ses trois enfants sans homme, y croit. Pour Alice Ruby, directrice de The Sperm Bank of California (TSBC), plus que d'un être parfait, les femmes rêvent d'un enfant qui ait un air de famille avec la leur.

Jusqu'à mille enfants pour un même donneur !

Aux Etats-Unis, la Food and Drug Administration – instance de régulation des médicaments, dont relève l'industrie biomédicale – n'a pas fixé de limite au nombre d'enfants nés d'un même donneur. Alors qu'en France le don de sperme, régi par les lois de bioéthique de 1994, est anonyme et gratuit, outre-Atlantique il est rémunéré, à raison de 100 \$ (environ 77 €) par échantillon – et jusqu'à 500 \$ (environ 387 €) si le donneur est titulaire d'un PhD (équivalent américain de notre doctorat). Quant à l'anonymat du donneur, contrairement à la règle en vigueur dans la majorité des pays européens⁽²⁾, il est en option aux Etats-Unis. « Nous sommes les premiers à avoir mis sur pied un programme de dévoilement d'identité des donneurs, explique Alice Ruby. Parmi toutes les personnes nées de dons de sperme chez nous, 30 % de celles âgées de 25 à 30 ans veulent avoir des détails sur leur donneur. »

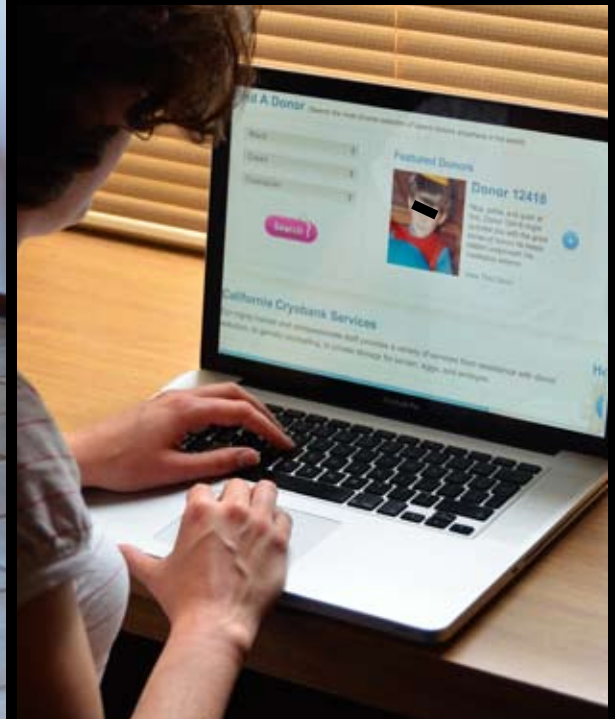
« Ai-je été égoïste ? » se demande Pamela, qui a choisi un donneur anonyme, pensant que pour sa fille, ne pas avoir de père serait moins douloureux qu'un père absent. L'étude « Le nom de mon papa... »⁽¹⁾ révèle que les deux tiers des personnes conçues à partir ►

« Je suis en bonne santé, j'ai un corps pas mal, je veux transmettre une bonne base biologique à des enfants. Et j'ai le sens de l'humour. » Un donneur anonyme



A g. : Karen, 46 ans, et sa petite Avalia, 4 ans. Cette psy, qui voulait un enfant ressemblant à son grand-père, a donc choisi un donneur non anonyme, proche de ses racines indiennes.

A dr. : dans la salle de collecte du sperme de la CCB, un donneur se « stimule » avec un film porno.



A dr. : Sherrie, 42 ans, infirmière, a fait le choix de l'insémination artificielle. Harley (7 ans) et ses frères jumeaux, Jacob et Jacoby (20 mois), sont nés de deux géniteurs différents.

En haut : Pour être conservé, le sperme est congelé sous forme de paillettes. Des dons rémunérés entre 100 et 500 \$.





A g. : Pamela, 46 ans, a fait le choix du donneur anonyme pour sa fille.
Ci-contre : Latrice Allen, conseillère clientèle de la CCB.
Ci-dessous : Laureen, 54 ans, avec Bridey (13 ans) et Brady (16 ans). Pour l'instant, les enfants – qui n'ont pas le même donneur – n'ont pas envie de rencontrer leur père biologique.



Aux Etats-Unis, même le marché de la voiture d'occasion est plus strict.

► d'un don souhaitent connaître leur géniteur, et que près de la moitié d'entre elles est perturbée à l'idée que l'argent a joué un rôle dans leur conception. Laureen, avocate pénaliste à Berkeley (Californie), a été ménopausée à 25 ans. Brady est né en 1996 d'un don de sperme et d'ovocytes. Laureen regrette que son fils, contrairement à Bridey, née en 1999, n'ait aucune chance de connaître ses géniteurs originels. « Il y a dix-sept ans, on n'avait pas le choix ; c'était l'anonymat ou rien. » Les enfants ne manifestent aucun désir de savoir : « On ne le considère pas comme un père, c'est juste un géniteur », affirme le jeune homme, impassible. Et quand on leur demande ce que fait leur père, tous deux répondent : « Il est mort », c'est plus simple. La famille s'est pourtant inscrite sur le site Internet The Donor Sibling Registry, qui met en relation les enfants nés d'un même donneur, identifiables grâce à un numéro attribué au moment de la procréation. « Chaque année, en juin, on retrouve trois autres

enfants nés du même géniteur que Bridey », se réjouit Laureen. Le documentariste canadien Barry Stevens, lui-même né d'un don de sperme, et qui consacre des films à la question, évalue de cinq cents à mille le nombre de ses demi-frères ou demi-sœurs. Même si certaines banques de sperme, comme la CCB, limitent le nombre de familles à vingt-cinq ou trente par donneur, rien n'empêche ce dernier d'aller vendre son sperme à d'autres organismes. Ces pratiques augmentant les risques de transmission de maladies génétiques et les cas d'incestes involontaires, l'absence de régulation est inquiétante. L'économiste américaine Deborah Spar, auteure de « The baby business », fait

remarquer qu'aux Etats-Unis le marché des voitures d'occasion est plus contraignant que celui de la procréation, et tire la sonnette d'alarme : « Légiférer sera sans aucun doute difficile, sujet à polémique et compliqué, mais il faudra le faire. » En attendant, les femmes qui font le choix d'avoir un enfant seule sont déchirées entre culpabilité et soif d'épanouissement personnel. « Quelle autre option avon-nous ? » interroge Laureen. Les hommes cherchent des filles jeunes, les femmes veulent faire carrière, elles ont du mal à trouver un partenaire. Vu les valeurs qui régissent notre société, on fait comme on peut. » Et en l'absence de cadre légal, comme on veut... ■

1. « My daddy's name is Donor: a new study of young adults conceived through sperm donation », de Norval Glenn, Elizabeth Marquardt et Karen Clark.
2. Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Islande, Norvège, Pays-Bas, Royaume-Uni et Suède... mais aussi Australie, Canada, Nouvelle-Zélande et Etat de Washington.